

Préface

Préface

Qui, mieux que Nicole Vray, pouvait écrire un tel recueil ? Nul auteur n'était mieux placé qu'elle pour aborder des aspects peu connus de Théodore Monod. En effet, notre grand scientifique et penseur protestant n'a plus de secrets pour Nicole Vray qui a déjà consacré deux ouvrages de référence, publiés en 1994 et en 2004, aux éditions Actes Sud.

Le premier, « *Monsieur Monod, scientifique, voyageur et protestant* », est la meilleure biographie jamais écrite de Théodore Monod, et publiée du vivant de ce dernier, après de multiples entretiens. Le second, « *Théodore Monod, une vie spirituelle* », est centré sur la pensée religieuse de celui qui connut tout le vingtième siècle. Le présent petit ouvrage aborde l'étude de notre grand savant sous un autre angle, totalement inédit, celui des nombreuses rencontres qui ont marqué Théodore Monod au cours de son existence de scientifique, de saharien et de penseur. On ne peut que remercier les éditions Olivétan d'avoir suscité la publication de ce nouvel essai.

L'ouvrage se divise en quatre chapitres, tous apportent des informations nouvelles ou peu connues, même le premier, qui est pourtant en partie une biographie résumée de celle publiée en 1994. Cette biographie explique clairement l'influence que Wilfred Monod, le père de Théodore, a eu sur son fils, ainsi que sa mère, Dorina. De façon didactique, en utilisant des encadrés ou par intégration au texte lui-même, Nicole Vray développe tout au long de l'ouvrage de brèves biographies de Wilfred et de Dorina. La lecture de l'ensemble en est de la sorte à la fois très agréable et instructive.

Ainsi, le lecteur découvre des personnes connues ou peu connues mais qui ont toutes profondément marqué la vie de Théodore Monod : tout d'abord son épouse Olga, bien entendu, qui fut son aide discrète et efficace pendant près de cinquante ans, puis Ernest Psichari dont le livre « *Le voyage du centurion* » sera une révélation pour lui, Jean Bruller dit Vercors, son ami d'enfance, Tierno Bokar, le saint François d'Assise soudanais, et son fils spirituel Amadou Hampâté Bâ, Louis Massignon, le grand islamologue, Albert Schweitzer, le célèbre médecin théologien, amoureux et respectueux de la vie, André Gide, ami de Wilfred Monod, Henri Delforges, profond connaisseur du Tibet, des tibétains et du bouddhisme. D'autres personnages ont bénéficié de l'admiration ou de l'amitié de Théodore Monod, même s'il ne les a pas rencontrés : le père Charles de Foucault, l'ermite de Tamanrasset, Temple Gairdner, missionnaire égyptologue dont Théodore Monod étudie les textes et qu'il fera connaître au public, Nicolas Hermann (frère Laurent), homme de foi, de Charité et d'Amour, Baruk Spinoza, prince de la Pensée du XVII^e siècle, Ramakrisna, mystique et chantre de l'Unité, George Fox, fondateur des Quakers,

d'une grande intransigeance morale, Alexandre Vinet, le saint Augustin du protestantisme moderne, John Henry Newman, fondateur de l'Oratoire de Birmingham, Gaston Berger, philosophe et fondateur de la revue *Prospective*, enfin Louis Lecoin, défenseur de la liberté.

Une mention particulière est faite au père Teilhard de Chardin, avec lequel Théodore Monod a entretenu une correspondance assidue traitant de questions théologiques et de problèmes scientifiques. Nicole Vray a su apporter des informations précises sur toutes ces personnes qui ont influencé la pensée de Théodore Monod par leurs écrits, leurs correspondances ou leurs discussions. De même, le lecteur trouvera dans ce livre des informations sur des organisations plus ou moins connues des lecteurs non protestants (le tiers ordre des Veilleurs, l'Unitarisme...) et qui ont joué un rôle essentiel dans la vie spirituelle de Théodore Monod.

Le deuxième chapitre (« Vie au désert ») est particulièrement intéressant. Nicole Vray a réalisé ici de très nombreuses et passionnantes comparaisons entre des textes ou des phases de la vie de Théodore Monod et des événements ou descriptions de la vie dans les déserts, tels que l'on peut les lire dans l'Ancien et le Nouveau Testament (*Genèse, Exode, Nombres, Deutéronome, Juges, I Samuel, I Rois, I Chroniques, Job, Ésaïe, Jérémie, Matthieu*). C'est là un lien étroit entre le présent et le passé. Au cours de deux songes, tels ceux de Jacob, Samuel, Daniel ou Joseph, Théodore Monod voit défiler devant lui les personnages symboles de l'Amour (frère Laurent), de la Pensée (Spinoza), de la Pitié (Tierno Bokar), de l'Unité (Ramakrisna), de la Conscience (Fox) et de la Liberté (Vinet). Tous ces thèmes, bien développés par Nicole Vray, sont les axes permanents de la pensée de Théodore Monod.

Dans ce même chapitre, Nicole Vray souligne l'humour de Théodore Monod, ses difficultés pour écrire et lire dans le désert, ses blessures et abcès qu'il traite avec mépris, et les huit préjugés que chacun peut avoir sur les déserts.

Dans les chapitre III (« Rencontres et cultures ») et IV (« Convictions »), Nicole Vray a remarquablement développé et détaillé les principales rencontres qui ont été fructueuses pour Théodore Monod dans l'affermissement de ses convictions. Elle a ainsi souligné les longues hésitations à une certaine période de sa vie, en particulier en 1924. En contact avec tous ses amis sahariens ou voyageurs, bouddhistes, catholiques ou musulmans, Théodore Monod se pose de nombreuses questions, réfléchit beaucoup et finalement reste protestant, profondément protestant libéral, respectueux des autres religions, respectueux de ses compagnons de route ou de travail, respectueux de la vie, dans la ligne tracée par son père Wilfred. Théodore Monod a un profond respect et une admiration pour le père Charles de Foucault et il va s'incliner sur sa tombe. Avec Amadou Hampâté Bâ, il discutera longuement de la Trinité et de l'Unité : il n'existe qu'un seul Dieu et non pas trois. Avec Pierre Teilhard de Chardin, une réelle complicité et une profonde amitié se sont établies ; tous deux sont d'accord pour dire que la science est indissociable de la foi, foi au monde, foi en l'Esprit, foi en l'immortalité ; mais pour Théodore Monod, une distinction est impérative entre recherches scientifiques et recherches spirituelles. Avec Louis Massignon, il croit à la non-violence tout en exprimant sa haine de l'injustice. C'est de cette époque (début de la guerre d'Algérie) que date son jeûne hebdomadaire. Cependant Nicole Vray met également en

évidence les points de désaccord « amicaux » qui séparent Théodore Monod de ses amis catholiques ou musulmans : refus de la piété mariale et refus des miracles en particulier.

Le point essentiel des convictions de Théodore Monod est son respect et son amour de la vie – suivant en cela Albert Schweitzer qu’il a rencontré à Dakar. Nicole Vray a parfaitement saisi que tous les combats de Théodore Monod (pour la protection de la nature, contre les essais nucléaires, pour les objecteurs de conscience, contre l’injustice, pour la liberté de conscience, pour la tolérance religieuse, pour le recul du fondamentalisme, pour le respect des différences...) sont des combats au nom d’une foi et de convictions profondément enracinées.

Ce livre est véritablement un condensé de la vie et du parcours spirituels de Théodore Monod que chaque lecteur, grâce à Nicole Vray, pourra mieux saisir, admirer, comprendre et suivre.

Jean-Claude Hureau

Docteur ès Sciences

Professeur honoraire du Muséum national d’histoire naturelle

Collaborateur de Théodore Monod pendant trente années

Introduction

Introduction

Le nom de Théodore Monod évoque pour tous le grand scientifique ou l'homme du désert. Scientifique en effet, le professeur Monod a marqué ce monde qui désormais doit se référer à ses découvertes et à ses si nombreuses publications.

Saharien et méhariste, Théodore Monod a porté le séroural ou la gandoura, depuis sa jeunesse jusqu'à son grand âge, et traversé le siècle où le seul outil de repère était la boussole, et quand il n'y avait pas de moyen de communication.

Combien de volumes, d'articles de périodiques scientifiques ou plus vulgarisateurs, ont présenté le savant, expliqué ses recherches, montré des images de ces étendues où le professeur académicien devenait le compagnon des méharées, dans la même humilité, la même endurance et le même courage! « Marche et tais-toi » écrira-t-il, ne se départissant jamais de son humour.

Pendant comment s'est déterminé le professeur Monod? Si sa « tribu maraboutique », comme il aimait à qualifier sa famille, a formé le jeune homme à la fois dans les sciences et dans la religion, le choix de la carrière scientifique se

sera fait entendre. Toutefois le nouveau membre du Muséum national d'histoire naturelle à Paris ne se détachera pas d'une quête spirituelle, de la recherche d'une vie quotidienne en accord avec ses convictions et sa foi, avec le « christianisme social » prôné par son père, Wilfred Monod.

La famille de Théodore Monod a joué un rôle important, mais ses lectures, ses rencontres ont été autant d'étapes, voire de clefs pour ouvrir d'autres portes et d'autres recherches.

Rencontres par le souvenir, comme pour Charles de Foucault; par les lectures, comme pour Temple Gairdner; par la correspondance, comme pour Teilhard de Chardin. Rencontres dans des moments déterminants, comme avec Louis Massignon, Amadou Hampâté Ba ou Albert Schweitzer.

Dans un mélange de compréhension et de complicité, ces personnages deviendront pour Théodore Monod aussi influents qu'ils sont différents. Car tous ont eu cette même exigence spirituelle, connu cet « appel », cette « illumination » qui avait déterminé le cours de leur vie. Tous ont partagé des valeurs humanistes, athées, chrétiennes ou musulmanes. Les divergences théologiques ou la différence d'approche de la recherche de cet humanisme, tout devient étonnamment simple sous le regard de Théodore Monod.

Ce sont ces aspects que veut révéler ce livre. Au fil des pages vivent ces beaux et nobles personnages rencontrés par la lecture, les événements ou les amis de plume. Certes Théodore Monod est resté attaché au monde des sciences. Certes il a été « l'arpenteur des déserts ». Mais il a été aussi écrivain, prosateur, poète, prédicateur ou philosophe. Et toujours en amont, et comme diffuse dans toute sa pensée, reste première et essentielle cette quête d'un sens de la vie porté par une foi.

Chapitre I

Éléments de biographie

L'enfance

Théodore Monod naît le 9 avril 1902 à Rouen. Dans cette grande famille, les noms devenus presque des légendes sont comme des points de repère. Un des ancêtres le plus célèbre, est le pasteur Jean Monod, au XVIII^e siècle, parti de Genève pour le Danemark où il épouse Louise-Philippine de Coninck. Jean Monod est le « père des douze », douze enfants dont Frédéric, le fondateur des Eglises libres, ou Adolphe le prédicateur resté dans toutes les mémoires pour ses « Adieux », recueil de sermons, ou encore Gustave, le médecin.

Adolphe Monod lui-même est père de sept enfants ; l'un d'eux, William, dont l'une des filles est Dorina. Gertrude, fille de Gustave Monod, a un fils, Wilfred : du mariage des deux petits cousins, Dorina et Wilfred, naissent Gabriel (né et mort le 18 mai 1892), Samuel

(16 décembre 1894 – 18 décembre 1974) connu sous le pseudonyme de Maximilien Vox), Sylvain (4 décembre 1896 – 3 mai 1987) et Théodore (9 avril 1902 – 22 novembre 2000). Ainsi l'ascendance de Théodore Monod est-elle en grande partie composée de pasteurs et de scientifiques, toutes vocations qui nourriront la pensée de Théodore Monod.

Ses parents: Wilfred (24 novembre 1867 – 2 mai 1943) et Dorina Monod (26 juillet 1868 – 26 décembre 1962)

« Mes jeunes années furent pénétrées de sève religieuse » écrit Wilfred Monod dans son volume *Après la journée*¹, « jeunes années » puis adolescence où il découvre l'œuvre de la Mission populaire, à Montreuil-sous-Bois – « ou plutôt sous immondices »² comme il témoignera – cette œuvre dont l'action le touche immédiatement.

Après des études à la Sorbonne, Wilfred Monod s'inscrit à la Faculté de Montauban d'où il sort bachelier en théologie en 1891. La thèse qu'il soutient porte le titre *Les bases psychologiques du dogme de la Rédemption*.

Il épouse Dorina Monod le 30 septembre 1891 au temple de l'Oratoire du Louvre à Paris. Dorina fut pour Théodore l'image de l'épouse du pasteur, discrète, secondant l'époux dans ses tâches pastorales tout en restant attentive et aimante dans la vie familiale. Wilfred lui-même a rendu hommage à son épouse dans des pages sobres mais affirmées dans *Après la journée* notamment.

1 MONOD Wilfred, *Après la journée*. Grasset, 1938, p. 33

2 Ibid. p. 46

Le 20 avril 1892, Wilfred Monod est ordonné pasteur à l'Oratoire, à Paris, et son premier poste pastoral est Condé-sur-Noireau, en Basse Normandie.

Après ses expériences d'adolescent à la Mission populaire à Paris, le pasteur, dans ses nouvelles tâches, se trouve confronté aux ravages de l'alcoolisme qu'il décide de combattre. Il est en cela soutenu par Dorina qui adhère, avec son époux, à la Croix bleue.

Le 8 juin 1893 marque l'existence de Wilfred Monod. Il connaît en effet une « vision » qu'il décrit comme « le Christ (...) révélé spirituellement, dans la plénitude salvatrice de sa personnalité »³. De ce moment, toute la pensée du pasteur s'articulera autour du Christ et de son enseignement. Pour Wilfred Monod naît alors le besoin incoercible de ne vivre que selon cette foi, ce chemin menant logiquement au « christianisme social » qu'il prônera et défendra toujours.

En 1898, toute la famille quitte Condé pour Rouen et la Haute Normandie. Toujours militant à la Croix Bleue, le pasteur a d'autres axes de travail social : une Université populaire, pour tous, où il enseignera, la « Goutte de lait », des Colonies de vacances. Par l'action de son pasteur, le protestantisme est bien présent à Rouen.

1907, une autre heure sonne et la famille Monod déménage une nouvelle fois. Pour Paris, où Wilfred Monod sera pasteur à l'Oratoire du Louvre jusqu'en 1938. Mais il sera également professeur de théologie pratique à la Faculté libre de théologie protestante, de 1909 à 1937. Le pasteur est encore un brillant prédicateur dont près de quatre cents

³Ibid. p. 117

sermons ont été publiés. Et on en compte cent cinquante publiés en brochures séparées après la guerre de 1914-1918.

Wilfred Monod est aussi l'un des pionniers de l'œcuménisme. Il participe en 1925 à la Conférence « Vie et action » à Stockholm, puis à celle de « Foi et constitution » en 1927 à Lausanne. Dans le même courant, il instaure une nouvelle notion de la « chrétienté » qui devrait (ré)unir les « christianismes » d'Europe. Voix isolée en 1920-1925, voix prémonitoire pour l'avenir des Eglises chrétiennes en Europe, dans l'intuition d'une nécessité d'une « union » chrétienne comme barrage aux schismes potentiels ou autres religions prosélytes.

Le grand combat de Wilfred Monod est sans nul doute le Christianisme social où il entend joindre foi et vie quotidienne, engagement spirituel, convictions religieuses et action sociale. Le tiers ordre des Veilleurs, fondé en 1923 avec Théodore en est une forme d'aboutissement.⁴

Le Christianisme social

Dès la fin du XIX^e siècle naît l'idée de la nécessité d'une articulation entre questions sociales et théologie, espoir d'un socialisme évangélique et formation d'un homme « spirituel », parallèlement à l'attente du Royaume de Dieu sur terre. Ces idées sont soutenues notamment par Tommy Fallot (1844-1904), Elie Gounelle (1865-1950), et Wilfred Monod (1867-1943).

Le premier fonde en 1882 un Cercle socialiste de la libre-pensée chrétienne où se croisent ouvriers et étudiants, tout en militant pour une refonte du Code civil, une modification du rapport capital-travail etc. En 1888,

⁴ Cf. p. 27, chap. II

après l'« Association protestante pour l'étude pratique des questions sociales » que T. Fallot présidait, le christianisme social est créé.

Le deuxième personnage, E. Gounelle, prend en 1908 la direction du Christianisme social. Deux ans plus tard, à Besançon, il propose lors d'une journée internationale, le projet d'une Fédération internationale du christianisme social. Ce projet est interrompu par la première guerre mondiale. En 1925, à Stockholm, lors du Congrès « Vie et action », E. Gounelle présente un texte, « l'Eglise et les problèmes économiques et sociaux ». Mais cette articulation qu'il défend entre socialisme et démocratie ne rencontre guère de succès.

W. Monod, à son tour, a adopté les idées du christianisme social et, présent à Stockholm en 1925, il rédige le message final du Congrès de « Vie et action », puis participe en 1927, à Lausanne, au Congrès de « Foi et constitution ».

Si deux courants vont naître au sein du christianisme social, l'un plus modéré, et le second plus virulent face aux structures politiques et économiques, et malgré la coupure de la guerre de 1914-1918, le christianisme social saura revivre au cours du XX^e siècle.

Outre ces deux grands thèmes du christianisme social et de l'œcuménisme, Wilfred Monod prône – un des premiers – les débuts de l'interreligieux. Mais il défend aussi l'idée de l'existence de deux Dieux : celui de l'Ancien et celui du Nouveau Testament. Il développe ce sujet dans les trois volumes de son ouvrage, en 1934, *Le problème du bien* : il distingue d'une part le Dieu de l'Ancien Testament, tout-puissant et craint, et d'autre part le Dieu du Nouveau Testament, Dieu d'amour révélé par Jésus. De l'« annonce » de cet amour découle tout le bouleversement de l'Évangile. Pour tous croyants, selon le pasteur, la lecture

de l'Évangile doit primer dans un schéma regroupant trois formules : le Réveil religieux, la réforme sociale et une révision dogmatique. Wilfred Monod explique encore que l'Évangile lu doit s'apparenter à l'Évangile vécu, au sein de la société, en tenant compte des événements qui la sous-tendent. Cette démarche enfin obéit à une liberté, à un refus d'idée préconçue. Le pasteur théologien ira jusqu'à oser des pages historico-critiques. Il reprend en effet notamment la chronologie des faits dans les premiers évangiles et leur différence d'appréciation par rapport aux épîtres. Il écrira même qu'il faut oser présenter une « lecture scientifique » de l'Évangile.

Toutes ces idées nouvelles et audacieuses susciteront autant d'admiration que d'incompréhension dans la première moitié du XX^e siècle.

L'incompréhension va grandissante à l'intérieur même de la Faculté de théologie, chez les étudiants comme chez ses collègues. Le professeur, trop critiqué, offre sa démission, refusée par tous alors mais qu'il maintiendra avec dignité et fermeté. Là encore, Dorina le soutient et l'accompagne, comme les Veilleurs fidèles. Dignité, fermeté, mais aussi tristesse. Il écrit : « Entré seul et ignoré à la Faculté de Montauban, par une belle nuit d'hiver, en 1888, je sortis de notre Faculté de théologie, à Paris, près d'un demi-siècle plus tard, par un mélancolique jour d'été, seul et inaperçu »⁵. « Mélancolie » sans rancœur de celui qui a compris, un des premiers, l'évolution des Églises.

5 Ibid. p. 321

Le milieu familial

À Rouen, Wilfred Monod est pasteur, et la vie familiale est le miroir de l'enseignement pastoral, depuis le culte familial, les prières quotidiennes, le sermon dominical, ... Théodore écoute son père et l'observe. Plus tard, une complicité s'établira entre le père et le fils, mêlée de respect et d'affection. Affection que l'enfant porte aussi à sa mère, de cet amour filial qui ne faiblira jamais.

Wilfred et Dorina tiennent un journal, « *Le journal des parents* », pour Théodore, comme ils l'ont fait pour les aînés. Dans ces pages, écrites tour à tour par l'un et par l'autre des parents, sont décrits minutieusement les progrès et l'évolution de Théodore depuis sa petite enfance. L'intérêt de ce *Journal* réside dans les commentaires respectifs, et différents, du père et de la mère sur l'enfant. Au pasteur des pages d'observation de son fils, voire de théologie; à la mère le souci de la présence, de l'attention et de l'amour. Wilfred Monod redonne notamment sa conception de l'athéisme religieux, de la liberté qui doit être accordée à tout individu, a fortiori un enfant, pour le laisser cheminer d'un « athéisme » intrinsèque à sa décision toute personnelle d'adhérer à une religion. Le paradoxe de l'intitulé « athéisme religieux » sous la plume de Wilfred Monod se révèle donc en vérité être la définition de la liberté et du respect laissés à celui qui choisira seul sa voie. Ces leçons de responsabilité, développées et toujours plus approfondies, resteront une source de réflexion qui guidera Théodore, adolescent puis adulte. Confronté plusieurs fois à d'autres croyances ou d'autres religions, il restera toujours fidèle à la Réforme.

Pour l'heure, l'enfant grandit à Rouen, avant de découvrir Paris. En effet, en 1907 son père est nommé pasteur au temple de l'Oratoire du Louvre. C'est bientôt pour Théodore l'École alsacienne. Là, parmi d'autres camarades il côtoie un garçonnet de son âge, Jean Bruller. Les deux amis ignorent que la vie, après les avoir séparés, les réunira de nombreuses années plus tard, dans les conditions tragiques de la Seconde guerre mondiale. Jean Bruller sera devenu Vercors et Théodore, alors directeur de l'Institut français d'Afrique noire à Dakar, découvrira le livre de son ami *Le silence de la mer*.⁶

De l'École alsacienne, Théodore sort bachelier en 1918 et se pose la question des études à choisir : théologie ou science ? Le jeune homme n'a pas attendu ses seize ans pour y réfléchir. D'une part, la tradition familiale pastorale l'habite depuis sa plus petite enfance ; tout jeune, il cherche déjà un sens et des réponses aux questions importantes, pour lesquelles il se confie à sa mère, comme la mort qui ne l'effraie apparemment pas mais qu'il voudrait comprendre ; ou Dieu dont il voudrait que sa mère lui expliquât le « rôle » ; ou encore la vocation des missionnaires. Il se penche sur le catéchisme de son père, suit avec sérieux les cultes dominicaux comme les familiaux. Et d'autre part, les études scientifiques l'attirent. Déjà pour son anniversaire, en 1909, il avait fait une liste de cadeaux où, au lieu des ballons et autres jouets habituels, on lit : globe terrestre, livre d'astronomie, cosmographie, livre de géographie, livre d'histoire naturelle... N'a-t-il pas d'ailleurs à quinze ans fondé une « Société d'histoire naturelle » ? Puis écrit un journal

⁶ Cf. p. 40

Notes d'un naturaliste où il décrit ses découvertes tant de plantes que d'animaux, jusqu'à la météo dont il tente de percer les mystères ?

La jeunesse

En 1918, le choix est fait. La Sorbonne accueille pour une licence de sciences le nouvel étudiant, qui se promet de s'inscrire en théologie plus tard, une fois la première licence terminée. Mais les disciplines que Théodore découvre, zoologie, botanique, géologie..., ne le quitteront plus. Cependant par différents chemins et sans licence de théologie, dont il abandonnera l'idée, le scientifique ne s'éloignera pas du pasteur potentiel. Ce sera alors dans le respect des deux domaines que le scientifique protestant ne cherchera jamais à relier et gardera bien distincts.

En 1920, ses premiers certificats de licence en poche, Théodore est choisi comme naturaliste, au ministère de la marine, pour participer à une croisière océanographique sur le bateau *Mistral*. Cette première mission scientifique se fait en Bretagne. Premier départ, première coupure de la protection familiale, premières affirmations du jeune homme de dix-huit ans. Sobre et discret, face aux marins peu tendres qui l'entourent, il arrive néanmoins à se faire respecter. Notamment lors de véritables joutes oratoires que Théodore échange avec l'aumônier catholique, abordant certains de ces débats toujours délicats entre un protestant et un catholique, comme la naissance ou la divinité de Jésus. Le premier estime que le « papiste » bondit un peu vite, et ce « papiste » trouve que son jeune contradicteur « n'est presque plus chrétien ». À côté de

ces discussions d'une certaine qualité, Théodore n'hésite pas à en avoir d'autres, moins spirituelles, avec ses autres compagnons, sur l'alcoolisme notamment, fidèle aux leçons de son père.

De cette première mission, outre l'expérience humaine, Théodore conservera de précieux éléments de travaux scientifiques, dont certains seront publiés dans le *Bulletin de la Société océanographique de France*.

En 1921, Théodore entre au Muséum national d'histoire naturelle, à Paris. Il est boursier de doctorat, attaché à la chaire des vers et crustacés. Un an plus tard, il est assistant au département des Pêches et productions coloniales d'origine animale. L'avenir est tout tracé : Théodore sera ichtyologue.

Les missions

Théodore fait désormais du Muséum son lieu de travail, de recherche et d'attache. Ce sera le cas de 1921 à 2000. Mais loin de rester sédentaire dans un bureau parisien, le jeune ichtyologue partira souvent en mission.

A vingt ans, il est envoyé en Mauritanie pour l'étude des poissons de mer et de la pêche. En se préparant pour cette première mission outre-mer, Théodore ne peut se douter que le cours de son existence en sera transformé.

Dans le train qui le mène de Paris à Bordeaux, avant le bateau pour Port-Etienne, Théodore lit d'un trait un livre que sa mère, sans doute, lui a offert avant son départ, *Le voyage du centurion*, d'Ernest Psichari.